

L'ORDRE DU MONDE : LE CRÉPUSCULE D'UN DIEU SOLEIL

Anonyme (Ghostwritten)



L'Ordre du Monde : Le Crépuscule d'un Dieu Soleil

Par Anonyme (Ghostwritten)

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Enfant du Désordre et le Berceau de Fer	4
Chapitre 2 : L'Aube de Marbre : La Prise du Sceptre	8
Chapitre 3 : Le Miroir d'Apollon : L'Invention du Sacré	12
Chapitre 4 : Dompter la Terre : Les Jardins de la Géométrie	16
Chapitre 5 : La Cage Dorée : L'Étiquette comme Armure	20
Chapitre 6 : Le Verbe et l'Éclat : La Cour comme Théâtre	24
Chapitre 7 : Le Quadrillage du Monde : La Loi du Compas	28
Chapitre 8 : La Frontière de Fer : Dessiner les Limites de la Gloire	32
Chapitre 9 : L'Unité Cruelle : Le Silence imposé aux Âmes	36
Chapitre 10 : Le Zénith Solitaire : La Splendeur du Vide	40
Chapitre 11 : Les Longues Ombres du Couchant	44
Chapitre 12 : L'Hiver du Dieu : Quand le Marbre se glace	48
Chapitre 13 : L'Éternité pour Seul Héritage	52

Chapitre 1

L'Enfant du Désordre et le Berceau de Fer

****CHAPITRE II : L'ENFANT DU DÉSORDRE ET LE BERCEAU DE FER****

Le silence de Versailles, ce soir, est si lourd qu'il semble vouloir m'étouffer. Derrière les vitres de la galerie des Glaces, le parc s'étend dans une géométrie parfaite, une nature soumise, domestiquée par ma seule volonté. Mais quand je ferme les yeux, ce n'est pas le parfum des orangers qui me monte aux narines ; c'est l'odeur âcre de la paille humide, le relent de la fange parisienne et le froid mordant des nuits d'exil.

On m'appelait Louis-Dieudonné. Un miracle, disait-on. Un enfant offert par le Ciel après vingt-deux ans d'une attente stérile. Mais le Ciel, dans sa cruelle ironie, avait choisi de faire naître son miracle dans un royaume qui s'effondrait. Mon berceau n'était pas de soie, quoi qu'en disent les chroniqueurs serviles ; il était de fer, forgé dans les flammes de la Fronde.

Je me souviens de l'hiver 1649. J'avais dix ans. Un âge où l'on devrait n'apprendre que la grâce du menuet ou la poésie des anciens. Au lieu de cela, j'ai appris la peur. Une peur froide, qui ne vous quitte jamais tout à fait, même sous le poids d'un manteau de sacre.

La nuit du 5 au 6 janvier reste gravée dans ma chair comme une brûlure. On m'arracha à mon sommeil dans le plus grand secret. Paris grondait, une bête blessée et furieuse, excitée par des mains nobles qui auraient dû être les nôtres. Je revois ma mère, Anne d'Autriche, dont le visage d'ordinaire si fier était décomposé par l'angoisse. Nous avons fui le Louvre comme des voleurs. Pas de carrosses dorés, pas de gardes en apparat. Une fuite honteuse dans l'obscurité, vers

Saint-Germain-en-Laye.

Arrivés là-bas, il n'y avait rien. Les pièces étaient vides, les cheminées sans feu. J'ai dormi sur un grabat de paille, grelottant sous une mince couverture, tandis que le vent sifflait à travers les fenêtres brisées. Cette nuit-là, le "Dieudonné" comprit que son trône n'était qu'un bois fragile que n'importe quel vent de révolte pouvait briser.

Ce fut ma première leçon : le désordre est le visage du néant.

Mais le pire était à venir. Plus que le froid, c'est l'humiliation qui a forgé l'homme que je suis devenu. Je me souviens de cette nuit, quelques mois plus tard, où la foule en colère exigea de voir le Roi. Ils craignaient que nous ne fussions encore partis. On laissa entrer la canaille dans mes appartements. Je dus faire semblant de dormir. Je sentais leur haleine fétide, je devinais leurs mains sales effleurer les courtines de mon lit. Des milliers de regards obscènes se posaient sur mon corps d'enfant, violant l'intimité sacrée de la Couronne. Je restai immobile, le cœur battant comme celui d'un oiseau pris au piège, apprenant le plus difficile des métiers : le masque. Ne rien montrer. Être un dieu de marbre alors qu'on n'est qu'un petit garçon qui a envie de pleurer.

C'est là, dans cette immobilité forcée, que j'ai juré de ne plus jamais être à la merci de quiconque.

Et qui étaient les architectes de ce chaos ? C'est ici que réside ma plus grande amertume. Ce n'était pas le peuple, cette masse ignorante et malléable, qui menait la danse. C'étaient les miens. Les princes de mon sang, les Condé, les Conti, les Longueville. Ceux-là mêmes qui auraient dû être les colonnes de mon temple en étaient les démolisseurs. Pour une prérogative de préséance, pour une pension refusée, pour l'ivresse de se croire les égaux du Roi, ils jetaient la France aux loups.

Je les voyais rire dans les couloirs, ces "Grands" qui se prenaient pour des maîtres

alors qu'ils n'étaient que des valets de leurs propres ambitions. Ils utilisaient la misère du peuple comme une arme de siège contre mon autorité naissante. J'ai vu Mazarin, mon parrain, mon mentor, traîné dans la boue par des libelles infâmes, obligé de s'exiler pour apaiser la haine de ces féodaux attardés.

C'est dans ce brasier que j'ai compris une vérité que je n'ai cessé d'appliquer durant cinquante ans : la liberté des Grands est le martyr des peuples. Tant que la noblesse ne sera pas domestiquée, tant qu'elle n'aura pas pour seule boussole l'éclat de ma propre lumière, la France ne sera qu'un champ de bataille.

On m'a reproché ma dureté. On a critiqué Versailles, cette "cage dorée" où j'ai enfermé les ambitions de la noblesse. Mais que savaient-ils de l'anarchie ? Avaient-ils senti le souffle de la foule sur leur visage ? Avaient-ils vu l'État s'effilocheur comme une étoffe mangée par les mites ?

Mon autorité n'est pas née d'un goût pour la tyrannie, mais d'une sainte horreur du vide. Je voulais que chaque chose soit à sa place, que chaque astre gravite autour de mon soleil, non par orgueil — bien que l'orgueil soit le vêtement nécessaire du Roi — mais par nécessité de survie. Un Roi qui ne règne pas est un crime contre Dieu.

Je me souviens d'un soir, à la fin de la Fronde. Nous rentrions enfin à Paris. Les mêmes qui nous avaient hués se précipitaient maintenant sous mes sabots de cheval pour baiser mes bottes. Je les regardais d'en haut, sans haine, mais avec un mépris définitif. Je savais que leur fidélité n'était que de la peur déguisée. Et je me suis fait une promesse : je leur donnerais tant de peur, et tant de gloire, qu'ils en oublieraient jusqu'au goût de la rébellion.

Le Berceau de Fer s'était refermé sur moi. Il m'avait broyé les côtes pour m'obliger à me tenir droit. Il m'avait ôté la candeur de l'enfance pour m'offrir la lucidité froide du souverain.

On me dit que je suis au crépuscule de ma vie. Je vois les ombres s'allonger sur les jardins de Le Nôtre. Je sais que je laisse derrière moi un royaume unifié, une machine immense et complexe où chaque rouage obéit à mon impulsion. On dira que j'ai trop aimé la guerre, que j'ai trop aimé les bâtiments. C'est peut-être vrai. Mais j'ai aimé la France plus que ma propre vie. Et ce que j'ai bâti, je l'ai fait pour qu'aucun autre enfant, après moi, ne soit réveillé en pleine nuit par les cris d'une foule en colère.

Si j'ai été un soleil implacable, c'est parce que j'avais connu l'obscurité la plus profonde. Le désordre est un gouffre. Je suis celui qui a jeté un pont de pierre sur l'abîme. Et même si ce pont doit s'écrouler après moi, le monde se souviendra qu'un homme, un jour, a forcé le chaos à s'agenouiller.

Je sens la fatigue m'envahir. Ma jambe me fait souffrir, ce mal rongeur qui ne me quitte plus. Mais je reste droit. Toujours. Pour l'étiquette. Pour le rang. Pour ce petit garçon de dix ans qui, dans le silence d'une chambre du Louvre, a appris que pour être Roi, il fallait d'abord cesser d'être humain.

Le rideau tombe, mais la pièce était belle. Le désordre a été vaincu. Pour un temps, au moins, le monde a eu un ordre. Le mien.

Chapitre 2

L'Aube de Marbre : La Prise du Sceptre

****CHAPITRE : L'AUBE DE MARBRE : LA PRISE DU SCEPTRE****

Le Cardinal est mort.

Pendant des jours, l'air de Vincennes s'était épaissi d'une odeur de cire, d'onguents inutiles et de décomposition. Mazarin, cet homme qui m'avait tout appris — la patience, la ruse, la dissimulation et l'amour sacré de l'État — s'en est allé dans un dernier souffle de soie pourpre. Lorsqu'il a fermé les yeux, j'ai senti un froid que ni les cheminées du Louvre, ni les fourrures les plus épaisses ne sauraient dissiper. Ce n'était pas seulement la perte d'un ministre, ni même celle d'un père de substitution. C'était le retrait du dernier voile qui me séparait de l'abîme.

Désormais, entre Dieu et la France, il n'y avait plus que moi.

Le matin du 10 mars 1661, le soleil s'est levé avec une pâleur de craie. Dans mes appartements, le silence était plus lourd que le manteau de sacre. J'ai regardé mes mains. Elles étaient jeunes, encore lisses, mais je sentais déjà le poids invisible du sceptre y imprimer sa marque. On m'attendait. Les ministres, les courtisans, les princes du sang — tous ces loups aux dents limées par l'astuce du Cardinal — s'imaginaient déjà que le vide allait être comblé par un autre favori. Ils cherchaient des yeux le successeur, le nouveau maître de l'ombre.

Ils ne comprenaient pas que l'ombre venait de mourir et que seule la lumière allait désormais régner.

Je me suis levé. Chaque geste, ce matin-là, m'a semblé chargé d'une solennité nouvelle. Je ne m'habillais plus ; je me parais pour un sacrifice. En boutonnant ma veste de soie, j'ai senti que je refermais une porte sur ma propre jeunesse. Ce petit garçon qui courait dans les couloirs du Palais-Royal pendant que la Fronde hurlait sous ses fenêtres, ce jeune homme qui aimait la danse et les jardins, devait mourir. Pour que le Roi vive, l'homme doit s'effacer. C'est un deuil que l'on ne dit pas, un enterrement sans cortège où l'on enterre son propre cœur sous les dalles de l'étiquette.

Je suis entré dans la salle du Conseil. Les visages étaient des masques de déférence et d'impatience. Lionne, Le Tellier, Fouquet... surtout Fouquet, avec son sourire trop brillant et son regard qui semblait déjà peser le trésor du royaume comme son propre bien. Ils attendaient que je désigne un chef, que je délègue ma vie.

Je me suis assis. Le fauteuil de velours me parut une prison de marbre. J'ai pris un instant pour les regarder, un à un. Le silence s'est étiré, devenant insupportable, une tension qui faisait vibrer les vitres.

« Messieurs, » ai-je dit, et ma voix me parut venir de très loin, d'un siècle que je n'avais pas encore vécu. « Le Cardinal est mort. Monsieur le Chancelier, je vous ai ordonné de ne rien sceller qu'en mon commandement. Et à vous, Messieurs mes Secrétaires d'État, je vous ordonne de ne rien signer, pas même un garde-manger, sans m'en parler. »

Le choc fut physique. J'ai vu Fouquet se raidir, le masque se fêler. Ils s'attendaient à un règne de plaisirs, à un roi de ballet qui délèguerait l'ennui des chiffres et des traités. Ils ne voyaient pas que pour moi, le travail n'était pas une corvée, mais un sacerdoce. Gouverner, c'est respirer. Cesser de le faire, c'est s'étouffer.

« Je serai mon propre Premier Ministre, » ai-je ajouté.

À cet instant, j'ai senti le basculement du monde. L'ordre venait de naître de la

confusion. Je n'étais plus un individu, j'étais une fonction. J'étais l'État.

Certains historiens diront plus tard que ce fut un acte d'orgueil. Ils se trompent. Ce fut un acte d'amour et de peur. La peur du chaos, de ces années de poussière et de sang où la royauté n'était qu'un jouet entre les mains des grands. Pour que la France soit forte, il fallait qu'elle n'ait qu'une seule tête, une seule volonté. Je me suis offert en holocauste à cette unité.

C'est à partir de ce jour que j'ai commencé la chorégraphie de mon existence. Ma vie est devenue une pièce de théâtre dont chaque acte était réglé par une horloge céleste. Le lever, le coucher, le repas, la promenade... chaque pas sur le marbre de mes demeures était un message politique. Je devais devenir une statue vivante, un astre dont on peut calculer la trajectoire, rassurant ainsi le peuple par ma seule régularité.

On me reprochera la rigueur de l'étiquette, cette prison dorée que j'ai bâtie autour de moi et de ma cour. Mais ils ne comprennent pas que l'étiquette est la seule digue contre la barbarie. Si le Roi ne se distingue pas par chaque geste, s'il n'est pas un symbole permanent, il n'est qu'un homme. Et un homme est fragile. Un homme peut être tué. Une idée, elle, est immortelle.

Le soir de ce premier jour de règne solitaire, je me suis retrouvé seul dans mon cabinet. Les bougies achevaient de se consumer. J'ai ressenti une fatigue immense, une lassitude qui pesait sur mes épaules plus lourdement que la couronne. J'ai pensé à la liberté des autres. À cet artisan qui, son travail fini, peut rentrer chez lui et oublier le monde. À ce soldat qui obéit sans avoir à porter le poids du destin d'un peuple.

Moi, je ne connaîtrais plus jamais le repos. Même dans mon sommeil, je devais rester le Roi. Mon lit même était un théâtre.

J'ai approché ma main de la flamme d'une bougie. La chaleur était réelle, cuisante. Une larme de cire a coulé sur ma peau. Pendant un bref instant, j'ai été Louis, un être

de chair et de sang. Puis, j'ai soufflé sur la flamme. L'obscurité a envahi la pièce, mais dans mon esprit, une autre lumière s'était allumée. Une lumière froide, blanche, éternelle comme le marbre.

Le jeune roi qui avait peur de la nuit s'était éteint avec la mèche de coton. Celui qui restait ne craignait plus l'ombre, car il était devenu le Soleil.

Le sceptre était entre mes mains. Il n'était plus un objet d'or et de pierreries, mais une extension de mon propre corps, une épine dorsale qui me forçait à me tenir droit, indéfiniment, face à l'histoire. Le prix était immense — le renoncement à soi, l'étouffement des cris du cœur devant les nécessités de la couronne — mais le résultat en valait la peine.

La France n'allait plus jamais trembler. J'allais lui donner un visage, un ordre, une gloire qui ferait pâlir les siècles.

Je me suis dirigé vers la fenêtre. Dehors, Paris dormait, ignorante encore que son maître venait de naître véritablement. J'ai regardé le ciel étoilé. Les astres suivent leur cours sans jamais dévier. Je serais leur égal. Je serais la règle. Je serais la loi.

L'aube de marbre se levait. Elle serait longue, elle serait brûlante, et elle s'achèverait dans le silence de Versailles. Mais pour l'heure, dans la fraîcheur de cette nuit de mars, j'acceptais mon destin avec une mélancolie souveraine.

Je n'étais plus un homme. J'étais Louis, Quatorzième du nom. Et le monde allait apprendre à retenir son souffle en entendant mon pas sur le sol de France.

Chapitre 3

Le Miroir d'Apollon : L'Invention du Sacré

****CHAPITRE : Le Miroir d'Apollon : L'Invention du Sacré****

L'image est une arme de guerre. On l'oublie souvent, préférant croire que le pouvoir s'exerce par le fer ou la loi. Mais le fer s'émousse et la loi se conteste. Pour régner sur les âmes, pour que l'obéissance devienne un réflexe aussi naturel que la respiration, il faut s'emparer de l'imaginaire. Il faut occuper l'espace des rêves et des craintes.

Au lendemain de cette nuit de mars où j'avais scellé mon destin, je compris que la France avait besoin d'un visage. Non pas du mien, celui d'un homme de vingt-deux ans sujet aux fièvres et aux doutes, mais d'un visage éternel. Un visage qui ne clignerait jamais des yeux devant l'éclat de sa propre gloire.

Je me souviens des premières discussions avec Colbert et Le Brun. Ils m'apportèrent des gravures, des projets de devises, des ébauches de blasons. On me proposait le lion pour la force, le phénix pour la renaissance, ou encore le lys, ce vieil héritage de mes pères, noble certes, mais trop pieux, trop passif. Le lys subit la rosée ; il ne commande pas à l'orage.

— Il nous faut l'astre, dis-je simplement en écartant les parchemins.

Le silence qui suivit fut celui des évidences que l'on n'osait nommer. Le Soleil.

Pourquoi le Soleil ? Parce qu'il est unique. Parce que, par l'éclat qu'il répand, il est la source de toute vie, de toute chaleur, de toute croissance, et pourtant il demeure immuable, suspendu dans une solitude souveraine. Il ne demande rien, il donne tout.

Et surtout, il est le seul que l'on ne peut regarder en face sans être ébloui. Je voulais que mon peuple, que l'Europe, que l'Histoire elle-même, en essayant de me sonder, dût baisser les yeux.

C'est ainsi que naquit Apollon.

Ce n'était pas une simple métaphore poétique pour agrémenter les ballets de la cour. C'était une métamorphose. Je décidai de m'habiller de lumière pour masquer l'obscurité de ma condition d'homme. Apollon devint mon miroir, et je devins le sien. Dans ce reflet, je ne voyais plus Louis de Bourbon, ce fils de Marie de Médicis qui avait fui Paris sous les huées de la Fronde ; je voyais l'ordonnateur du chaos, le dieu qui terrassa le serpent Python. Le serpent, c'était la sédition. Le serpent, c'était l'anarchie. Ma lumière serait leur tombeau.

Chaque matin, lors de mon Lever, cette mise en scène millimétrée qui transformait le simple réveil d'un mortel en un événement cosmogonique, je sentais le poids de cette invention. Les courtisans se pressaient, le souffle court, pour voir le rideau du lit s'ouvrir. Ils ne venaient pas voir un homme sortir du sommeil. Ils venaient assister à l'aurore. Je voyais dans leurs regards ce mélange d'effroi et d'adoration qui est la marque du sacré. J'avais réussi cela : j'avais placé entre eux et moi une distance infranchissable, faite d'or et d'étiquette.

Le Brun, avec un génie qui confinait à la dévotion, commença à peupler mes résidences de cette mythologie nouvelle. Partout, sur les plafonds, dans les jardins, sur les médailles, Apollon menait son char. Les courtisans s'y reconnaissaient sous les traits de divinités mineures ou de héros soumis. Ils entraient dans ma fable sans même s'en rendre compte. En se voyant ainsi peints, ils acceptaient leur place dans l'ordre du monde que j'instaurais. Ils devenaient les planètes gravitant autour d'un centre unique, attirés par ma gravité, maintenus à distance par ma splendeur.

Mais ce miroir que je tendais au monde avait une face cachée, que moi seul

connaissais.

Être le Soleil, c'est accepter de brûler de l'intérieur. C'est accepter que rien ne soit jamais laissé à l'ombre. Chaque geste, chaque parole, chaque soupir était désormais scruté, interprété, monumentalisé. Je ne m'appartenais plus. J'étais devenu une statue de bronze marchant parmi les hommes. Je me souviens de ces soirées où, la fête finie, une fois les masques de satin posés et les lampions éteints, je me retrouvais seul devant mon miroir d'acier. Le visage que je voyais alors me semblait étranger. Qui était ce Louis ? Où était passé l'enfant qui aimait courir dans les jardins de Saint-Germain sans que chaque pas ne doive signifier la marche de l'État ?

Une immense mélancolie m'envahissait parfois. Le prix de l'invention du sacré est le sacrifice de l'intime. Pour que le roi soit Dieu, l'homme doit mourir chaque jour un peu plus. Je sentais mes émotions s'assécher sous la chaleur de mon propre emblème. L'amitié devenait une faveur, l'amour une affaire d'État, la colère une tempête programmée.

Un soir, alors que je contemplais les dessins de la future Galerie des Glaces, je posai ma main sur une esquisse représentant le passage du Rhin. Le trait était héroïque, la lumière divine. J'y apparaissais en costume romain, le foudre à la main, porté par les vents.

— C'est ainsi que l'on se souviendra de moi, murmurai-je.

Mais au fond de moi, une voix plus ténue, plus humaine, me demandait : *Est-ce là tout ce que tu es ? Une image ? Une icône de marbre ?*

Je repoussai la pensée. Le doute est un luxe de sujet. Un roi n'a pas le droit de se regarder avec pitié. Si je faiblissais, si je laissais apparaître une faille dans l'armure de lumière, le royaume tout entier replongerait dans la nuit. Ma gloire n'était pas de l'orgueil, c'était une charpente. Je devais éblouir pour ne pas avoir à punir. Je devais

être sacré pour ne pas avoir à être cruel.

C'est là le grand secret de mon règne : l'esthétique fut ma véritable politique. Versailles n'était pas encore sorti de terre dans toute sa démesure, mais le concept était là, dans mon esprit. Un temple dédié à l'ordre, où chaque bosquet, chaque jet d'eau, chaque statue de nymphe crierait au monde que le chaos avait été vaincu. Le miroir d'Apollon refléterait une France ordonnée, symétrique, magnifique.

J'ai alors compris que l'iconographie divine n'était pas seulement destinée aux autres, mais qu'elle m'était aussi destinée à moi-même. J'avais besoin de croire en ce Dieu Soleil pour supporter les fardeaux du roi. J'avais besoin de cette mystique pour ne pas succomber à la fatigue des jours et à la petitesse des hommes qui m'entouraient.

Le monde allait apprendre à retenir son souffle, oui. Non pas devant ma force brute, mais devant la perfection du spectacle que je lui offrais. La monarchie devenait un art total. Et si, dans le silence de mes appartements, je cherchais parfois en vain l'ombre et la fraîcheur d'une vie simple, je me redressais bien vite.

Le soleil n'a pas de repos. Il n'a pas de nuit. Il n'a que sa course, immuable et solitaire, dans la majesté du vide. J'ai pris le sceptre, j'ai pris la devise, et j'ai accepté de ne plus être qu'un symbole.

La France était un théâtre, j'en étais le metteur en scène et l'acteur principal. La pièce serait longue, elle serait grandiose, et le rideau ne tomberait qu'avec ma vie. L'invention du sacré était achevée. Louis s'effaçait. Le Roi Soleil se levait sur l'Europe, et plus rien, jamais, ne serait plus à la mesure de l'homme.

Chapitre 4

Dompter la Terre : Les Jardins de la Géométrie

****CHAPITRE : Dompter la Terre : Les Jardins de la Géométrie****

Je me souviens de l'odeur. Avant les parfums de la cour, avant l'encens des chapelles et le musc des alcôves, il y avait l'odeur de la vase. Versailles n'était qu'un cri de crapaud dans la brume, une terre ingrate, un mouvoir d'eaux stagnantes où la fièvre attendait son heure. On m'avait dit que c'était impossible. On m'avait suggéré Vincennes, on m'avait vanté le Louvre. Mais le Louvre était une prison de pierres froides enserrée par une ville qui m'avait fait trembler enfant, et moi, je voulais l'espace. Je voulais le vide pour y inscrire ma trace.

Vouloir Versailles, ce n'était pas seulement bâtir un château ; c'était déclarer la guerre aux éléments. C'était une insurrection de l'esprit contre la matière brute. La nature est une reine sauvage, désordonnée, cruelle dans ses caprices. Elle rampe, elle déborde, elle s'effiloche. Pour que le Roi Soleil puisse briller, il lui fallait un miroir à sa mesure, un royaume où pas une feuille ne tremblerait sans que j'en aie ordonné la courbe.

Je revois André Le Nôtre, son compas à la main, marchant dans la fange avec cette assurance tranquille qui m'apaisait tant. Il ne voyait pas la boue. Il voyait des axes. Il ne voyait pas les roseaux ; il voyait des perspectives s'étirant jusqu'à l'infini, là où le ciel et la terre finissent par s'épouser par la seule grâce d'une ligne droite.

« Sire, disait-il, la nature nous offre le chaos, nous lui offrirons la raison. »

Et nous avons commencé le grand œuvre. Des milliers d'hommes — mes régiments,

mes paysans, mes ouvriers — sont descendus dans les entrailles de cette terre rebelle. On a détourné des rivières, on a soulevé des montagnes de remblais, on a englouti des fortunes dans des tuyaux de plomb et des réservoirs invisibles. J'ai vu des hommes mourir pour que l'eau puisse jaillir verticalement vers le ciel. Je ne l'oublie pas. On ne bâtit pas l'éternité sur du sable, mais sur le sacrifice. Chaque bassin, chaque bosquet de Versailles est imprégné de cette volonté farouche de tordre le cou au destin.

Regardez ces jardins aujourd'hui, alors que l'ombre de mon propre soir s'allonge sur les terrasses. Voyez-vous une seule courbe qui ne soit pas calculée ? Un seul arbre qui ne soit pas soumis à la taille ? C'est ici que réside ma véritable victoire. Plus encore que sur les champs de bataille de Flandre ou de Franche-Comté, c'est ici, sur ces parterres de broderie, que j'ai vaincu. J'ai imposé la géométrie au sauvage. J'ai forcé le désordre à se soumettre à la symétrie.

La symétrie est la politesse des rois, mais elle est aussi la langue de Dieu. En ordonnant ces jardins, je n'ai pas seulement cherché à éblouir l'Europe ; j'ai cherché à imiter l'ordre de l'univers. Le Grand Canal n'est pas une simple pièce d'eau ; c'est un chemin de lumière qui capture le soleil couchant pour le ramener à mes pieds. Les allées ne sont pas des sentiers ; ce sont des rayons. Tout converge vers un centre unique. Tout procède de moi, et tout y revient.

Pourtant, dans le silence de mes promenades solitaires, alors que mes jambes me pèsent et que le souffle me manque, je ressens une étrange mélancolie face à cette perfection. Ce jardin est un triomphe, mais c'est aussi un désert de glace verte. À force de vouloir tout dompter, n'ai-je pas tué la vie ? La rose que l'on force à fleurir dans un dessin précis ne sent plus tout à fait la rose ; elle sent la volonté.

Il y a une forme de solitude absolue à contempler un horizon que l'on a soi-même dessiné. Parfois, j'aurais aimé qu'un arbre refuse de grandir, qu'une source s'obstine à couler là où elle l'entendait. Mais rien ne résiste à l'étiquette, pas plus les hommes

que les forêts. Mes courtisans sont comme mes ifs : taillés, alignés, prévisibles. Ils ne sont plus des êtres, ils sont des ornements. Et moi, au milieu de cet ordre souverain, je suis le prisonnier de ma propre mise en scène.

Je me souviens des soirs de fête, quand les fontaines s'animaient. Le miracle de l'eau. Faire monter vers les cieux ce qui, par nature, veut tomber. C'était là mon orgueil le plus pur. La machine de Marly grondait au loin, épuisant les forces de la Seine pour nourrir mes caprices. Chaque jet d'eau était une protestation contre la gravité, un défi lancé à la condition humaine. Mais dès que je tournais le dos, dès que le signal était donné d'arrêter les pompes, le silence retombait, et l'eau redevenait stagnante. Tout n'était que simulacre. Un théâtre de pouvoir qui exigeait une surveillance de chaque instant.

C'est peut-être cela, la royauté. Un effort herculéen et permanent pour empêcher le monde de retourner à son état naturel : le chaos.

Aujourd'hui, je regarde par la fenêtre de ma chambre. Le parc s'étend, immense, immuable sous le givre de l'hiver. Les statues de marbre, ces dieux et ces nymphes de pierre, m'observent avec une froideur éternelle. Ils ne vieillissent pas, eux. Apollon mène toujours son char au milieu du bassin, figé dans un élan qui ne connaîtra jamais la fatigue. J'ai créé un monde qui me survit déjà, un monde où le temps semble suspendu par la force de la géométrie.

Mais je sens, sous mes pieds, que la terre attend. Elle est là, patiente, sous le gravier soigneusement ratissé de mes allées. Elle attend que ma main lâche le sceptre, elle attend que le jardinier s'endorme. Elle sait que les racines finiront par briser les conduites de plomb, que les ronces reviendront un jour réclamer leur royaume, et que les marécages que j'ai asséchés n'oublient jamais leur ancienne demeure.

J'ai dompté la terre, oui. Je l'ai forcée à porter le manteau d'hermine de la civilisation. J'ai transformé une puanteur en un parfum de gloire. C'est mon testament de pierre et

de feuilles. Que ceux qui viendront après moi sachent qu'un homme, un seul, a pu, par la seule force de sa volonté, contraindre la nature à se tenir droite.

Mais qu'ils sachent aussi le prix de cet ordre. La solitude de celui qui ne voit plus que des lignes là où les autres voient des fleurs. Je m'éteins dans un chef-d'œuvre de symétrie, mais mon cœur, lui, garde le souvenir de la boue sauvage, de ce temps où je n'étais pas encore un symbole, mais un roi qui cherchait sa place sous le soleil.

Le rideau va tomber. Le jardin restera. Magnifique, glacé, parfait. Et la nature, cette vieille ennemie que j'ai tant aimée soumettre, attendra patiemment le premier craquement dans la statue du commandeur. En attendant, je me redresse une dernière fois. Le soleil brille sur le bassin de Latone. L'ordre règne. Pour une heure encore, le monde est à ma mesure.

Chapitre 5

La Cage Dorée : L'Étiquette comme Armure

Ils croient que j'ai bâti Versailles pour la gloire des pierres. Ils se trompent. Je l'ai bâti pour l'effroi des hommes.

Regardez-les aujourd'hui, ces ducs, ces princes de sang, ces héritiers des lignées qui jadis faisaient trembler le trône de mon père. Voyez-les se bousculer dans l'antichambre de l'Œil-de-Bœuf, le souffle court, le regard fiévreux, mendiant un mot, un signe, ou simplement la grâce d'être aperçus. Ils ont troqué le fer contre la dentelle, et le fracas des batailles contre le murmure des médisances.

J'ai fait d'eux des prisonniers sans barreaux. J'ai érigé l'Étiquette comme une armure, non pour me protéger de leurs dagues, mais pour les enfermer dans un théâtre dont je suis le seul metteur en scène.

Je me souviens de ma jeunesse, de cette rumeur de boue et de sang qu'était la Fronde. J'étais enfant, et je sentais déjà l'odeur de la trahison dans les couloirs du Louvre. Ces grands seigneurs, ces loups qui se croyaient les égaux de Dieu, me regardaient du haut de leur arrogance féodale. Ils possédaient des terres, des armées, des châteaux forts. Ils étaient libres, d'une liberté sauvage et dangereuse qui menaçait l'unité de mon royaume.

Alors, j'ai compris qu'il fallait leur ôter leur raison d'être. Non par la hache — le sang versé fait des martyrs — mais par le vide. J'ai inventé le rien. J'ai donné au néant une importance capitale.

Le rituel du *Lever* est mon chef-d'œuvre. Chaque matin, le monde recommence

selon ma volonté. C'est une liturgie sacrée où chaque geste est une victoire sur le chaos. Qui tiendra le bougeoir ? Qui présentera la manche droite de ma chemise ? Ces questions, qui sembleraient dérisoires à un laboureur, sont les piliers de mon empire. J'ai transformé des guerriers en serviteurs. En se disputant l'honneur de me servir mon bouillon, ils oublient qu'ils possédaient jadis des forteresses.

L'Étiquette est une mécanique de précision. Elle ne laisse aucune place à l'imprévu, donc aucune place à la révolte. Un homme qui passe six heures par jour à se demander si sa place dans la procession respecte son rang n'a plus le temps de conspirer contre l'État. L'ambition, ce poison des âmes nobles, je l'ai détournée vers des hochets. Ils ne luttent plus pour le pouvoir, mais pour la préséance. Ils ne cherchent plus à conquérir des provinces, mais à obtenir un tabouret.

Je les regarde, à travers le miroir de ma psyché, ajuster leurs perruques monumentales. Ils sont magnifiques. Ils sont ruinés. Pour paraître à ma cour, ils ont dû engager leurs terres, vendre leurs forêts, s'endetter au-delà du raisonnable. Ils dépendent désormais de mes pensions, de mes faveurs, de mon regard. Un courtisan à qui je ne parle pas est un homme qui cesse d'exister. "Je ne l'ai point vu", dis-je parfois, et c'est une sentence de mort sociale.

C'est là que réside la véritable cage. Elle est faite d'or et de miroirs, mais elle est plus étroite qu'un cachot de la Bastille. Ils s'y sentent protégés par leur rang, alors qu'ils ne sont que les rouages d'une horloge que je remonte chaque soir. L'Étiquette est leur armure, disent-ils. Elle les distingue du commun, elle les protège de la déchéance. Mais ils ne voient pas que cette armure les paralyse. Ils ne peuvent plus faire un geste qui ne soit pas codifié. Ils ne peuvent plus dire un mot qui ne soit pas pesé.

Et moi ? Je suis le premier captif de mon propre système.

On me croit tout-puissant, et je le suis, mais à quel prix ? Pour que cet ordre règne, je dois être le premier serviteur de l'Étiquette. Je ne peux pas être fatigué, je ne peux pas

être triste, je ne peux pas être simplement un homme. Je suis une statue de chair qui doit manger, dormir et marcher selon un rythme millimétré. Si je déroge une seule fois à la règle, si je laisse tomber le masque, c'est tout l'édifice qui s'écroule.

Parfois, dans le silence de ma chambre, avant que le premier valet n'entre, je ressens un vertige. Je me demande ce qu'il reste de Louis derrière le Roi-Soleil. Je me souviens de la boue de Saint-Germain, de la pluie sur mon visage lors des sièges en Flandre. C'était une autre vie, une vie où l'on respirait. Ici, à Versailles, l'air est saturé de parfums et de mensonges.

J'ai réussi. J'ai domestiqué la noblesse de France. J'ai éteint les feux de la guerre civile sous des flots de soie et de velours. Mais la solitude est le prix de cette paix. Comment aimer quelqu'un qui vous tend votre chemise avec une révérence calculée ? Comment faire confiance à un homme dont toute la fortune dépend de l'inclinaison de votre tête ?

Leur regard me dévore. Ils m'épient, ils guettent la moindre faiblesse, le moindre signe de déclin. Mon corps même est devenu une affaire d'État. Ma digestion, ma démarche, mon souffle... tout est public, tout est interprété. L'Étiquette est une armure qui m'étouffe autant qu'elle me magnifie. Elle m'empêche de toucher le sol, de toucher l'autre.

Le soir tombe sur les jardins. Les courtisans s'apprêtent pour le bal. Ils vont danser, ils vont sourire, ils vont jouer des fortunes à la table du lansquenet. Ils croient vivre, alors qu'ils ne font que figurer dans un tableau. Je les ai rendus polis, je les ai rendus dociles, je les ai rendus insignifiants.

Je m'assois à ma table de travail. La plume court sur le papier, signant des édits qui scellent le destin de millions d'hommes. Dehors, dans la Galerie des Glaces, le froufrou des robes et le cliquetis des épées de parade forment une musique hypnotique. C'est le son de mon triomphe. C'est le rôle d'une classe qui meurt en

beauté.

J'ai donné à la France l'ordre qu'elle réclamait. J'ai remplacé le chaos par la symétrie. Mais dans le reflet des vitres, je vois passer l'ombre de ce que nous étions. Des hommes de fer, peut-être, mais des hommes vivants. Aujourd'hui, nous sommes des ombres dorées glissant sur des parquets de marqueterie.

L'armure est solide. Elle tiendra après moi, sans doute. Mais je crains le jour où quelqu'un réalisera que la cage est vide, que le cœur n'y est plus, et que tout ce faste n'était qu'un rempart contre le vide de nos âmes.

En attendant, le roi doit paraître. Le rideau va se lever pour le *Coucher*. Je vais regagner mon lit sous les yeux de la France, chaque geste à sa place, chaque regard mesuré. Je mourrai comme j'ai vécu : en représentation. C'est le testament que je laisse. La majesté n'est qu'une discipline de chaque instant. L'ordre est une douleur nécessaire.

Et la cage, si belle soit-elle, reste une prison pour celui qui porte la clé au cou.

Chapitre 6

Le Verbe et l'Éclat : La Cour comme Théâtre

****CHAPITRE : LE VERBE ET L'ÉCLAT : LA COUR COMME THÉÂTRE****

On dit souvent que j'ai bâti Versailles avec de la pierre et du marbre. C'est une erreur de perspective que l'histoire, dans sa paresse, se plaira à répéter. Versailles n'a pas été édifié pour loger un roi, mais pour enfermer une idée. Et pour que cette idée — celle de la souveraineté absolue, du centre immuable autour duquel le monde gravite — devienne une réalité tangible, il me fallait plus que des maçons et des terrassiers. Il me fallait des architectes de l'invisible. Il me fallait le Verbe, la Note et le Geste.

Je me souviens des soirs de fête dans les jardins, quand l'obscurité n'était qu'un velours destiné à mieux faire ressortir l'or des bougies. À cette époque, mon royaume était un chantier permanent, non seulement de terre battue, mais d'âmes à conquérir. La Fronde m'avait appris une leçon cruelle : un grand seigneur qui s'ennuie est un loup qui attend l'heure du festin. Pour briser ces loups, je ne pouvais pas seulement compter sur la Bastille ou les mousquetaires. Il me fallait les séduire, les étourdir, les noyer dans une splendeur telle qu'ils en oublieraient jusqu'à leur propre nom pour ne plus respirer qu'au rythme de ma propre respiration.

C'est là que sont entrés en scène mes véritables ministres de l'âme : Jean-Baptiste, Jean et Jean-Baptiste. Lully, Racine, Molière.

Lully fut le premier, mon Florentin, celui qui comprit que le pouvoir est d'abord une cadence. Avant lui, la France était un tumulte de bruits discordants, une province qui criait plus fort que sa capitale. Jean-Baptiste a mis mon règne en musique. Il a imposé au chaos la discipline du violon. Je le revois encore, frappant le sol de sa canne avec

une autorité presque terrifiante, exigeant que chaque note, chaque silence, soit à sa place. Il a inventé l'harmonie française, cette élégance sévère qui refuse le laisser-aller. Quand il dirigeait ses musiciens, c'était mon propre désir d'ordre qu'il traduisait en accords. La musique n'était plus un divertissement ; elle était le pouls de l'État. Elle forçait les corps à s'incliner, à danser selon des figures préétablies dont personne ne pouvait s'écarter sans paraître ridicule. Lully a transformé mes courtisans en marionnettes mélodieuses. Sous son archet, la révolte devenait une fausse note impardonnable.

Puis vint Molière. Ah, Jean-Baptiste Poquelin... Quel étrange miroir il me tendait. Je savais ce que la cour murmurait : que je protégeais un bouffon, un impie. Ils ne comprenaient pas que Molière était mon arme la plus tranchante. Tandis que je fixais les corps par l'étiquette, lui se chargeait de disséquer les cœurs par le rire. Il montrait à la noblesse sa propre vanité, sa propre sottise, ses propres ridicules. En riant de ses personnages, les ducs et les princes riaient d'eux-mêmes sans le savoir, et ce rire agissait comme un poison lent sur leur orgueil. Molière a fait du théâtre le tribunal du monde. Il a déshabillé les faux dévots et les précieux, laissant la place nette pour que seul l'éclat du trône reste intact. Combien de fois, assis dans l'ombre de ma loge, ai-je savouré le malaise de ceux qui se reconnaissaient dans une réplique de **Tartuffe** ou du **Misanthrope** ? Je les regardais s'agiter, prisonniers de la prose d'un fils de tapissier, et je savais que tant qu'ils craindraient la plume de Molière, ils ne songeraient pas à dégainer l'épée contre moi.

Et enfin, il y eut Racine. Si Lully était le rythme et Molière le miroir, Racine fut le Verbe sacré. Il a donné à mon règne sa dimension tragique et éternelle. Avec lui, nous n'étions plus seulement des hommes de chair, nous étions les héritiers d'Agamemnon et d'Auguste. Racine a purifié la langue française jusqu'à la rendre aussi froide et tranchante que le diamant. Ses alexandrins sont des colonnes de marbre. Il a su dire la fureur des passions, mais en les enfermant dans une forme si parfaite, si contenue, qu'elles en devenaient admirables. Grâce à lui, la cour a compris que la grandeur ne résidait pas dans la liberté de faire ce que l'on veut, mais dans la dignité de subir son

destin sans faillir. Il a fait de moi non seulement un roi, mais un mythe. À travers ses pièces, mon règne quittait la boue du temps pour entrer dans l'immortalité de la tragédie.

Ensemble, ils ont construit ce théâtre total que nous appelons Versailles. Car que sont ces galeries, ces jardins, ces perspectives, sinon une immense mise en scène ? Chaque matin, mon *Lever* est le premier acte d'une pièce qui ne s'arrête jamais. Chaque soir, mon *Coucher* en est le dénouement. Nous vivons dans une représentation perpétuelle où le moindre geste — la façon de tenir son chapeau, de s'incliner, de présenter une serviette — est scruté comme s'il portait en lui le salut du royaume.

J'ai voulu cette esthétique de la contrainte. J'ai voulu que la beauté soit la preuve de la force. On ne se révolte pas contre un soleil dont la lumière est si harmonieuse. Mais aujourd'hui, à l'heure où les ombres s'allongent sur le parquet de la Galerie des Glaces, je me demande si je n'ai pas été le premier captif de mes propres metteurs en scène.

J'ai tant exigé de perfection que j'ai fini par étouffer la vie. Derrière le Verbe de Racine, derrière les accords de Lully, n'y a-t-il pas un silence de mort ? Mes courtisans ne sont plus des hommes, ce sont des personnages. Ils déclament, ils parodent, ils exécutent des pas de danse appris par cœur, mais qui parmi eux ressent encore la chaleur d'une émotion véritable ? Ils sont devenus les statues de mon propre musée.

Molière est mort, Lully est tombé, Racine s'est tu dans la piété. Et moi, je reste seul sur la scène, devant une salle qui se vide ou qui, pire encore, m'applaudit par habitude, sans plus comprendre le sens de la pièce. J'ai transformé la France en un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre est une chose figée. J'ai substitué la symétrie à la vie, l'éclat à la vérité.

On m'appelle le Roi-Soleil, mais le soleil n'est qu'un astre qui brûle dans un vide

infini pour éclairer des mondes qui ne peuvent l'approcher sans périr. Mon mécénat n'était pas une générosité de dilettante, c'était une nécessité d'État. Il fallait que l'art soit le ciment de mon ordre. Mais le ciment a durci, et je sens parfois que les murs de ce théâtre se referment sur moi.

Je vais rentrer dans le décor. Je vais m'allonger sous les courtines de velours d'or. Le rideau va tomber. Le testament que je laisse, ce n'est pas seulement un territoire agrandi ou des forteresses de Vauban ; c'est cette idée que la majesté est un effort, une discipline du Verbe et de l'Éclat. C'est l'illusion magnifique que l'homme peut vaincre le chaos par la seule force de sa volonté esthétique.

Mais dans le silence qui suit la dernière note d'un opéra de Lully, il reste ce froid, ce vide que nulle dorure ne peut combler. La cage est sublime, certes. Elle est la plus belle que le monde ait jamais vue. Mais la clé, celle que je porte au cou, ne sert qu'à m'y enfermer davantage. Je meurs en représentation, car en dehors de cette scène que j'ai bâtie avec mes poètes et mes musiciens, je ne sais plus qui est l'homme qui se cache sous la perruque et les talons rouges. L'ordre est une douleur nécessaire, et la gloire, le plus beau des linceuls.

Chapitre 7

Le Quadrillage du Monde : La Loi du Compas

****CHAPITRE : Le Quadrillage du Monde : La Loi du Compas****

La carte est étalée sur la table de chêne, immense, pesante, comme une peau de bête tannée que l'on aurait forcée à rester plane. Mes doigts, alourdis par les bagues mais encore agiles, parcourent ces contours que j'ai mis cinquante ans à polir. Regardez cette France. Autrefois, elle n'était qu'un roncier de privilèges, un enchevêtrement de coutumes barbares, un chaos de péages et de parlements frondeurs où l'on parlait mille langues pour ne rien dire au Roi.

Aujourd'hui, elle est une épure.

On m'a appelé le Roi-Soleil, mais je fus d'abord le Roi-Géomètre. Sous l'éclat des lustres, j'ai passé mes nuits avec des arpenteurs, des juristes et des intendants, penché sur le relief de mes provinces comme un horloger sur les rouages d'une montre déréglée. Il fallait réduire l'espace, briser les distances, et surtout, gommer les particularismes qui sont autant de cachettes pour la sédition. Pour que l'État survive, il fallait que le centre soit partout et la circonférence nulle part.

Le compas. C'est lui, mon véritable sceptre. Sa pointe d'acier a percé le cœur des vieilles féodalités. J'ai voulu que la France soit un jardin à la française, une extension de Versailles jusqu'aux Pyrénées, jusqu'au Rhin. Partout, la ligne droite. Partout, l'équerre. J'ai horreur de l'angle mort, de la forêt obscure où le seigneur local se croit maître chez lui, de la province qui se drapait dans ses « libertés » pour mieux ignorer mes édits. Qu'est-ce que la liberté d'une province, sinon le droit de rester dans l'ombre du passé ?

J'ai envoyé mes Intendants. Mes « yeux et mes mains ». Ils sont arrivés dans les provinces avec, dans leurs malles, non pas des épées, mais du papier et de l'encre. Ils ont compté les âmes, mesuré les récoltes, recensé les chemins. Ils ont imposé le Code Louis, cette grande ordonnance qui unifie ce qui était morcelé. J'ai voulu qu'un juge à Rennes rende la sentence de la même manière qu'un juge à Marseille. J'ai voulu que le poids du pain soit le même, que la mesure du drap soit identique. On ne se rend pas compte du vertige que cela représente : arracher à un peuple ses habitudes séculaires pour lui donner la Loi.

C'est une violence muette, une conquête sans tambour. En uniformisant la règle, j'ai tué le folklore, j'ai affadi les saveurs du terroir, je le sais. Mais j'ai forgé une nation là où il n'y avait qu'un archipel de fiefs.

Parfois, le soir, quand la bougie vacille, je ressens le poids de cette géométrie. On m'écrit des rapports de l'intendance de Languedoc, on me parle de la révolte des paysans contre la gabelle, on me narre la plainte des parlements que j'ai réduits au silence. Je sens alors la résistance de la matière. La France n'est pas une feuille de papier ; c'est un corps vivant qui gémit sous la morsure du compas. Chaque trait que je tire sur la carte est une cicatrice sur la terre. Pour tracer une route royale, droite comme un trait de plume, il faut abattre des chênes centenaires, raser des mesures, nier le relief des collines. J'ai été cet architecte impitoyable.

Le monde doit être quadrillé pour être possédé. Voyez mes forteresses. Vauban n'a pas seulement bâti des murs ; il a dessiné une ceinture de fer qui définit le dedans et le dehors. Avant moi, la frontière était une brume, une zone incertaine où l'on glissait d'un royaume à l'autre sans le savoir. Aujourd'hui, la France est un pré carré. On y entre par une porte de pierre, on en sort par une autre. Tout est clos, tout est surveillé, tout est ordonné.

Mais cette clarté que j'ai imposée, cette lumière crue de l'administration, a aussi

chassé la poésie des ombres. En centralisant tout à Versailles, en attirant à moi les plus grands noms de la noblesse pour les transformer en courtisans poudrés, j'ai dépeuplé les châteaux de province. J'ai transformé des guerriers en maîtres d'hôtel. J'ai voulu que tout converge vers mon lever et mon coucher, comme si le rythme du sang de la France devait s'accorder au pouls de mon propre cœur.

C'est une solitude effrayante que celle du centre.

Je me regarde dans les miroirs de la Galerie. Je vois ce vieil homme qui a tant voulu l'ordre qu'il en est devenu l'esclave. Car la centralisation est une machine qui ne s'arrête jamais. Elle demande toujours plus de chiffres, plus de signatures, plus de contrôle. Le Roi n'est plus un homme, il est un bureau. Il est le point de jonction de mille fils qui partent de chaque clocher de son royaume. Si l'un de ces fils vibre, je dois le sentir. Si une injustice se commet au fin fond du Berry, c'est ma Loi qui est bafouée.

L'unification fut ma passion, ma discipline. J'ai horreur du désordre, car le désordre, c'est la mort qui s'insinue. J'ai voulu que la langue française soit aussi pure que mes jardins, qu'elle soit débarrassée de ses patois limousins ou gascons, ces langues de terre et de boue. Je voulais une langue de cristal, capable d'exprimer l'éternité de l'État.

Pourtant, au crépuscule de ma vie, une question me hante. À force de tout lisser, de tout niveler, de tout administrer, n'ai-je pas vidé la France de sa sève sauvage ? En imposant la Loi du Compas, n'ai-je pas préparé un monde où l'homme n'est plus qu'un numéro sur un registre ? J'ai bâti un édifice magnifique, une cathédrale de règlements et d'ordonnances. C'est solide, c'est immuable. Mais il y fait froid.

Le silence de mes bureaux d'État ressemble à celui de mes jardins en hiver. C'est le prix de la majesté. Pour que le Soleil brille, il faut que tout le reste se taise. J'ai gagné la bataille contre le chaos, j'ai unifié mon peuple sous un seul sceptre et une seule

règle. La France est une idée cohérente, un bloc de marbre sculpté à mon image.

Mais le marbre ne respire pas.

Je pose ma main sur la carte. Elle est si belle, si nette. Les provinces y sont dessinées avec une précision chirurgicale. On ne voit plus les ronces, on ne voit plus les boues, on ne voit plus les larmes des paysans qui ont payé mes guerres et mes palais. On ne voit que l'Ordre. C'est mon testament : j'ai donné au monde l'illusion que l'on pouvait dompter la vie par la géométrie. J'ai cru que le compas était plus fort que le temps.

Aujourd'hui, alors que le froid gagne mes membres, je me demande si, en traçant ces lignes si droites, je n'ai pas simplement dessiné les barreaux de ma propre prison, et de celle de tous mes successeurs. L'ordre est une douleur nécessaire, disais-je. Mais c'est une douleur qui ne s'arrête jamais, car le chaos est toujours là, tapi sous le papier, attendant que la main du géomètre tremble pour reprendre ses droits. Et ma main, pour la première fois, commence à trembler.

Chapitre 8

La Frontière de Fer : Dessiner les Limites de la Gloire

****CHAPITRE : La Frontière de Fer : Dessiner les Limites de la Gloire****

On a souvent dit de moi que j'aimais trop la guerre. C'est une accusation que l'histoire portera comme une cicatrice sur mon nom, et peut-être est-elle juste. Mais ce que les chroniqueurs n'ont jamais compris, c'est que pour moi, la guerre n'était pas seulement une affaire de conquête ou de sang versé. Elle était une extension de ma passion pour la géométrie. Elle était l'outil ultime pour transformer un chaos de provinces disparates en un chef-d'œuvre de cohérence.

Je regarde aujourd'hui mes mains, ces mains qui ne peuvent plus tenir une épée et qui peinent à guider la plume. Elles ont pourtant dessiné, avec l'aide de l'infatigable Vauban, le visage définitif de la France.

Tout a commencé par un désir de pureté. Mon royaume, à mon avènement, était une étoffe déchirée, parsemée de trous et de lambeaux. Des places fortes ennemies s'enfonçaient dans nos terres comme des écharde sous l'ongle ; nos propres possessions étaient isolées, perdues en territoire hostile. C'était une insulte à l'esprit de système, une offense à cette clarté que j'exigeais en toutes choses. Je voulais que la France soit un « pré carré », une propriété close, nette, où chaque buisson, chaque rivière et chaque bastion répondrait à une logique souveraine.

C'est là que parut Vauban. Un homme de terre et de sueur, mais dont l'esprit possédait la précision d'un horloger.

Je me souviens de nos discussions au-dessus des cartes. La bougie tremblait, projetant

des ombres dansantes sur les plans de Lille, de Strasbourg ou de Perpignan. Vauban ne voyait pas seulement des murs ; il voyait des lignes de force. Il me parlait de « courtines », de « demi-lunes », de « glacis ». Sous son crayon, la guerre cessait d'être cette furie aveugle que j'avais connue dans ma jeunesse, lors des désordres de la Fronde. Elle devenait une science exacte, une architecture du fer et de la pierre.

Il y avait une beauté terrible dans ses tracés. Ces forteresses en étoile, avec leurs pointes acérées se répondant les unes aux autres, n'étaient-elles pas, à leur manière, les fleurs de mon jardin ? Le Nôtre avait discipliné la nature à Versailles, pliant l'eau et le buis à la rigueur de l'angle droit. Vauban faisait de même avec la terre. Il enfermait la menace dans une symétrie parfaite.

Nous avons alors entrepris de ceinturer le royaume de cette armure de pierre. La « Ceinture de Fer ».

Je me rappelle l'odeur de la chaux fraîche et le bruit sourd des pics frappant le granit sur les chantiers de la Meuse ou des Alpes. J'ai visité ces places, j'ai marché sur ces remparts alors qu'ils sortaient de terre. J'éprouvais une satisfaction presque divine à voir la réalité se conformer à l'épure. Là où il n'y avait que des collines sauvages et des marécages incertains, surgissaient des citadelles de marbre et de brique, si parfaites qu'elles semblaient avoir été déposées là par la main d'un géant plutôt que bâties par des hommes.

C'était l'esthétisation de la défense. Un siège n'était plus une boucherie, mais un ballet méthodique. On ouvrait des tranchées comme on trace des allées dans un parc ; on calculait les angles de tir comme on dispose des jets d'eau pour un spectacle. J'aimais cette idée que même la mort puisse être soumise à l'Ordre. Chaque bastion était une signature, mon paraphe apposé sur les limites du monde.

Mais aujourd'hui, le silence de ma chambre de Versailles me renvoie un écho plus sombre.

Cette frontière, que j'ai voulue si nette, si infranchissable, n'était-elle pas le début de mon propre enfermement ? J'ai passé ma vie à repousser les limites de la France pour mieux m'assurer de sa stabilité, mais en traçant ces lignes de fer, j'ai aussi figé le mouvement de la vie.

Je songe aux paysans dont j'ai évoqué les larmes dans mes réflexions précédentes. Ce sont eux qui ont porté ces pierres. Pour chaque étoile de pierre dessinée par Vauban, combien de villages ont été taxés jusqu'à l'os ? Combien de bras ont été arrachés à la charrue pour creuser des fossés qui ne serviraient peut-être jamais ? La gloire a un prix, et ce prix est souvent payé par ceux qui n'ont que faire de la géométrie.

La « Ceinture de Fer » était censée me rassurer. Elle devait être le rempart ultime contre l'imprévisible. Mais l'ordre, quand il devient absolu, ressemble étrangement à une sépulture. À force de vouloir que rien ne dépasse, que rien n'échappe à mon regard, j'ai transformé mon royaume en un musée de pierre. La France de Vauban est magnifique, certes. Elle est solide. Elle est majestueuse. Mais elle est aussi une cage de luxe.

Je regarde la carte étalée devant moi. Mon doigt suit le tracé de la frontière du Nord. C'est une ligne droite, impitoyable. À l'époque, j'en étais fier. C'était la victoire de l'esprit sur le terrain. Aujourd'hui, je vois cette ligne comme une cicatrice que j'ai infligée à la terre. La nature n'aime pas les lignes droites ; les fleuves serpentent, les montagnes se soulèvent dans le désordre. Seul l'homme, dans son orgueil démesuré, croit pouvoir imposer la règle au monde.

Et moi, le Roi-Soleil, j'ai été le plus grand de ces arpenteurs. J'ai cru que si les contours de mon royaume étaient nets, mon âme le serait aussi. J'ai cru que la pierre pourrait arrêter le temps, que ces forteresses seraient éternelles.

Pourtant, la pierre s'effrite. Les alliances changent. Et le froid que je ressens ce soir ne

vient pas de l'extérieur des remparts ; il vient du dedans. Il vient de cette certitude amère que l'on ne possède jamais vraiment ce que l'on a dû murer.

Vauban est mort il y a quelques années déjà. Il m'avait averti, vers la fin, que les places les plus fortes ne sont rien si le cœur du peuple ne les soutient pas. Je ne l'ai pas écouté alors. J'étais trop occupé à admirer la pureté d'un bastion à la Vauban sous la lumière du couchant. C'était si beau. C'était la gloire faite pierre.

Désormais, je me demande si la véritable grandeur n'aurait pas été de laisser les frontières respirer, de permettre au flou de subsister. Mais c'eût été renoncer à être moi-même. Mon destin était de mettre le monde en ordre, quitte à l'étouffer un peu sous le poids du fer et du marbre.

Ma main tremble encore sur le parchemin. La géométrie ne me console plus. Car au-delà de la ligne de fer, au-delà des citadelles étoilées, il y a une frontière que Vauban n'a jamais pu fortifier : celle qui sépare un roi de son propre crépuscule. Et face à cette limite-là, il n'y a ni fossé, ni demi-lune, ni bastion pour me protéger. Je suis seul, nu, devant l'immensité sans limites de l'ombre qui vient.

J'ai dessiné les limites de ma gloire. J'ai construit ma propre prison de marbre. Et le monde, indifférent à mes tracés, continue de tourner, attendant que le dernier rayon du soleil s'efface derrière les remparts que j'ai eu l'orgueil de croire éternels.

Chapitre 9

L'Unité Cruelle : Le Silence imposé aux Âmes

****CHAPITRE : L'Unité Cruelle : Le Silence imposé aux Âmes****

La bougie vacille, luttant contre le souffle froid qui s'insinue par les jointures des hautes fenêtres de Versailles. Ce palais, que j'ai voulu symétrie et lumière, n'est plus à cette heure qu'un labyrinthe d'ombres. On m'appelle le Roi-Soleil, mais le soleil se couche toujours dans un bain de sang avant de laisser place au néant.

Je contemple mes mains. Elles ont tenu le sceptre, elles ont tracé des jardins où la nature elle-même demandait grâce, elles ont signé des traités qui ont redessiné l'Europe. Mais aujourd'hui, une tache invisible semble les assombrir. C'est l'encre de 1685. C'est le poids de l'Édit de Fontainebleau.

J'ai voulu l'unité. Est-ce un crime pour un roi que de vouloir que son peuple parle au Ciel d'une seule et même voix ? Dans ma jeunesse, j'avais vu la Fronde déchirer les entrailles de la France. J'avais vu l'État chanceler sous les ambitions des grands et les querelles des petits. Pour que la France soit grande, il fallait qu'elle soit une. Une seule loi, un seul roi, et donc, par une logique qui me semblait alors divine, une seule foi. L'hérésie était à mes yeux une lézarde dans l'édifice, une dissonance dans l'harmonie que je m'efforçais de bâtir.

On m'avait dit — mes ministres, mes confesseurs, ces hommes à l'âme austère qui hantent les couloirs du pouvoir — que le fruit était mûr. Que les « religionnaires » n'attendaient qu'un signe pour revenir dans le giron de l'Église. On me flattait. On me peignait un royaume où les temples tombaient d'eux-mêmes, où les cœurs se tournaient spontanément vers la messe du Roi.

Quelle erreur. Quelle superbe aveugle fut la mienne.

Je me souviens des rapports de Louvois. Je me souviens du nom de ces « dragonnades » qui résonnent encore comme un écho de bottes sur le pavé des provinces lointaines. J'ai laissé faire. J'ai détourné le regard quand les soldats se sont installés chez les humbles, quand la violence est devenue l'instrument de la conversion. Je voulais la concorde, et j'ai déchaîné la terreur. J'ai cru que l'on pouvait forcer l'entrée du Paradis par la pointe de l'épée.

Le silence que j'ai imposé était une unité cruelle.

Je revois ces visages, ces familles entières fuyant dans la nuit, emportant avec elles le savoir-faire de nos manufactures, l'intelligence de nos commerces, le courage de nos armées. La France s'est vidée de son propre sang pour une question de dogme. J'ai chassé mes enfants les plus industriels, les condamnant à enrichir mes ennemis — la Hollande, l'Angleterre, la Prusse. En voulant purifier le temple, j'en ai brisé les colonnes.

Mais le plus douloureux n'est pas la perte économique, ni même le jugement de l'Histoire qui commence déjà à poindre. C'est la trahison de l'âme. Car qu'ai-je obtenu ? Des conversions de façade. Des « nouveaux catholiques » qui s'agenouillent devant l'autel la haine au cœur et le mépris aux lèvres. J'ai fabriqué des menteurs, des hypocrites, des martyrs de l'ombre. J'ai voulu l'ordre des esprits, et je n'ai récolté que le silence des sépultures.

Est-ce là la grandeur ? Forcer un homme à renier ce qu'il croit être la vérité pour sauver sa maison ou sa vie ?

Je m'assois lourdement dans mon fauteuil de velours. Ma jambe me fait souffrir — une douleur sourde, lancinante, comme si le corps lui-même protestait contre les

décisions de l'esprit. Je repense à ces pasteurs exilés, à ces galériens qui ramaient pour leur Dieu sur mes propres navires. Je les ai brisés, physiquement, mais leur foi est restée intacte, plus dure que le fer de leurs chaînes. Ma toute-puissance s'est fracassée sur l'invisible.

Il y a une forme d'orgueil démoniaque à vouloir se substituer à Dieu dans le secret des consciences. J'ai été ce monarque qui se croyait l'intendant du Très-Haut, pensant que ma couronne me donnait le droit de policer les prières. Mais le Ciel ne se commande pas comme on commande une charge de cavalerie à Rocroi.

Le silence règne désormais à Versailles. Un silence de plomb, magnifique et mortel. J'ai réussi : il n'y a plus de rumeurs de dissidence, plus de temples pour défier mes cathédrales. Mais c'est le silence d'un désert que j'ai moi-même tracé. J'ai sculpté la France comme j'ai sculpté les bosquets de mes jardins : en coupant ce qui dépassait, en arrachant ce qui ne suivait pas la ligne droite.

Aujourd'hui, au soir de ma vie, je me demande si la véritable unité n'était pas dans cette diversité que j'ai tant haïe. Si la force d'un royaume ne résidait pas dans sa capacité à faire cohabiter les contraires sous une même protection. Mon grand-père, Henri, l'avait compris. Il avait pansé les plaies avec l'Édit de Nantes. Moi, j'ai rouvert la cicatrice d'un coup de plume, persuadé que le sang qui en coulerait serait celui de la rédemption.

Je sens l'ombre qui s'allonge. Bientôt, je ne serai plus qu'un nom dans les livres, une statue de bronze dans une cour de marbre. On dira de moi que j'ai porté la France à son apogée, que j'ai été l'arbitre de l'Europe. Mais derrière les chiffres de mes conquêtes et l'éclat de mes fêtes, il y aura toujours ce murmure étouffé de ceux que j'ai contraints au silence ou à l'exil.

Est-ce que Dieu me pardonnera d'avoir voulu être son unique traducteur sur terre ?

Je regarde la flamme de ma bougie. Elle brûle seule dans l'immensité de la chambre. C'est cela, la fin d'un règne : découvrir que l'unité que l'on a tant cherchée n'est qu'une forme de solitude absolue. J'ai voulu un pays à mon image, immuable et parfait. J'ai oublié que la vie est floue, qu'elle palpite dans l'interstice, dans le doute, dans la nuance.

Le silence que j'ai imposé aux âmes est devenu mon propre linceul. J'entends encore, dans le vent qui gémit contre les dorures, le cri de ceux qui ont tout quitté par fidélité à une idée. Ils étaient plus libres dans leur exil que je ne le suis sur mon trône. Car ils avaient leur vérité, et moi, je n'ai plus que mon ordre. Un ordre de marbre. Un ordre de mort.

Le soleil se couche. Il ne reste que le froid. Et cette certitude amère : on ne possède jamais le cœur des hommes par la contrainte. On ne fait que les murer dans un silence dont nous serons, au final, les seuls prisonniers.

Chapitre 10

Le Zénith Solitaire : La Splendeur du Vide

****CHAPITRE : Le Zénith Solitaire : La Splendeur du Vide****

Le soleil est à son point le plus haut, stationnaire, comme pétrifié par ma propre volonté au sommet de la voûte céleste. Ici, dans la Galerie des Reflets, l'or et le cristal se renvoient une lumière si crue qu'elle semble vouloir gommer les ombres du monde. Je marche seul sur le damier de marbre noir et blanc, et le bruit de mes talons résonne avec une clarté effrayante. C'est le son de la régularité absolue. C'est le pouls d'un État qui ne bat plus que par mon souffle.

On appelle cela l'apogée. Les poètes de cour, ces orfèvres du verbe qui polissent mes louanges comme on polit une garde d'épée, chantent la « Splendeur du Zénith ». Ils voient en moi l'astre qui ne décline jamais, le pivot immobile autour duquel s'articulent les destinées de millions d'hommes. Mais que savent-ils de la température au sommet ? Ils ignorent que le zénith est un désert de feu où rien ne peut croître, car rien ne peut échapper à l'implacable lumière de mon regard.

Je m'arrête devant l'un des immenses miroirs qui bordent la galerie. L'image qui m'est rendue est celle d'un dieu de soie et de dentelles, sanglé dans une autorité qui ne souffre aucune pliure. Mon visage est un masque de marbre, lisse, impénétrable. À force d'avoir voulu incarner l'Ordre, je suis devenu une statue. Je ne suis plus un homme ; je suis une fonction, un monument dressé à la gloire d'une idée. Et ce monument commence à peser d'un poids insoutenable sur mes épaules mortelles.

Le vide. C'est cela que je contemple dans le reflet. Derrière moi, les perspectives sont parfaites, les jardins s'étendent selon une géométrie que j'ai imposée à la nature

elle-même. J'ai redressé les rivières, j'ai aligné les forêts, j'ai fait taire les ronces. Tout est en ordre. Mais c'est l'ordre des cimetières. Chaque courtisan qui s'incline au passage de mon ombre n'est plus qu'un rouage silencieux. J'ai tant exigé de soumission que j'ai fini par effacer l'humain. Je règne sur des reflets. Je commande à des échos.

Il y a des années, je croyais que le pouvoir absolu était la clef de la liberté suprême. Je pensais qu'en étant le seul maître, je serais le seul homme libre. Quelle erreur tragique. En devenant le pilier unique de l'État, je me suis condamné à l'immobilité. Si je vacille, le monde s'écroule. Si je doute, la loi se dissout. Si je pleure, le soleil s'éteint. Je suis le prisonnier de ma propre architecture. Je suis la clé de voûte de cette cathédrale de marbre, et chaque pierre me presse de tout son poids pour que je reste droit, figé, éternel.

Je me souviens de l'odeur de la terre après la pluie, du rire désordonné d'une femme, de la saveur d'une colère franche. Tout cela appartient à une autre vie, une vie d'avant le sacre, d'avant que je ne décide de devenir le soleil. Aujourd'hui, tout est filtré par le protocole. Ma nourriture est goûtée, mes paroles sont pesées, mes gestes sont chorégraphiés. Même le silence autour de moi est une construction de l'esprit, un vide que j'ai moi-même sculpté.

Parfois, la nuit, j'écoute les murs. Le palais gémit sous sa propre magnificence. J'entends les murmures de ceux qui m'entourent : ils ne m'aiment pas, ils me craignent ou ils m'utilisent. Mais aucun ne me voit. Ils voient la couronne, ils voient le sceptre, ils voient l'arbitre de leurs fortunes. Aucun ne soupçonne l'homme qui étouffe sous le manteau d'hermine. Je suis devenu mon propre monument funéraire de mon vivant.

J'ai voulu être le traducteur du divin sur terre. J'ai cru que l'unité de la foi et de la loi apporterait la paix durable. Et la paix est là, certes. Mais c'est une paix de glace. J'ai banni la nuance, car la nuance est le début de la sédition. J'ai proscrit le doute, car le

doute est le poison de l'autorité. Mais en chassant l'incertitude, j'ai aussi chassé la vie. La vie est une hésitation permanente, une erreur qui se corrige, un tâtonnement. Mon ordre, lui, est sans erreur. Il est parfait. Il est donc mort.

Je regarde mes mains. Elles sont pâles, presque transparentes à la lumière de midi. Ce sont les mains qui ont signé des arrêts de mort, qui ont ordonné la construction de cités et la destruction de privilèges séculaires. Elles ont tout tenu, tout serré, jusqu'à ce que le sable de la réalité s'échappe entre mes doigts. On ne possède pas un peuple comme on possède un domaine. Un peuple est une mer ; on peut y naviguer, on peut s'y noyer, mais on ne peut pas la mettre en bouteille sans qu'elle perde son âme.

Le Zénith est cette heure étrange où l'on ne projette plus d'ombre. Je suis en plein midi de mon règne, et je n'ai plus d'ombre. Je suis seul avec ma lumière, une lumière qui ne réchauffe plus, qui ne fait qu'aveugler. Les miroirs me renvoient cette vérité : je suis le centre de tout, et le centre de tout est un point mathématique sans dimension, sans épaisseur, sans chaleur.

C'est la splendeur du vide. J'ai réussi l'impossible : j'ai créé un monde où tout me ressemble, où tout m'obéit, où tout m'attend. Et dans ce monde impeccable, je m'ennuie d'une angoisse que nul ne peut comprendre. J'ai soif d'une contradiction. J'ai faim d'un visage qui ne se détournerait pas. J'ai besoin d'une voix qui me dirait "non" avec la sincérité du sang. Mais je les ai trop bien dressés. Ils sont devenus mes miroirs. Partout où je regarde, je ne vois que moi, démultiplié à l'infini, jusqu'à la nausée.

L'unité que j'ai cherchée était une chimère. L'unité n'est pas la fusion, c'est l'harmonie des différences. En voulant tout réduire à l'Un, je suis devenu le Zéro. Le pilier est immense, il est d'or massif, il touche le ciel, mais il est seul dans la plaine dévastée.

Le soleil commence imperceptiblement sa descente. Je le sens à la morsure du froid

qui, malgré le luxe des tapisseries, s'insinue déjà dans mes os. Le crépuscule approche, et avec lui, la certitude que mon ordre ne me survivra pas. On ne bâtit rien de durable sur le silence imposé. Les hommes sont des roseaux : j'ai essayé de les transformer en colonnes de marbre, mais ils ne demandent qu'à redevenir des roseaux pour pouvoir enfin plier sous le vent de la vie.

Je reste là, debout au milieu de ma galerie déserte, monarque absolu d'un royaume de spectres. J'ai conquis le monde, j'ai dompté les astres, j'ai pétrifié le temps. Et tout ce que je possède en vérité, c'est cette bougie qui vacille, ce silence qui m'accuse, et cette amère splendeur qui ne sera bientôt plus qu'un souvenir de cendre. Je suis le Dieu-Soleil, et je découvre, avec une terreur indicible, que le soleil n'a personne à qui parler.

Je suis le Zénith. Je suis le Vide. Et le soir tombe enfin sur ma gloire solitaire.

Chapitre 11

Les Longues Ombres du Couchant

****CHAPITRE : LES LONGUES OMBRES DU COUCHANT****

Le silence est un courtisan qui ne ment jamais. Autrefois, les couloirs de Versailles — ou de ce palais-monde que j'ai érigé à ma propre gloire — résonnaient du fracas des talons rouges, du froissement des soies et du murmure incessant des solliciteurs. Aujourd'hui, le silence a pris possession des lieux, épais et lourd comme un linceul de velours noir. Il n'est plus interrompu que par le craquement des parquets qui semblent gémir sous le poids de mes péchés, ou par le souffle court de ma propre poitrine qui peine à soulever le plastron d'or de ma dignité.

On m'appelait le Zénith. On m'appelait l'Immuable. J'ai cru, dans mon immense orgueil, que le temps était un fleuve que je pouvais détourner, et que la mort elle-même n'oserait franchir le seuil de ma demeure sans solliciter une audience. Quelle folie. La Parque ne demande pas d'audience ; elle entre, elle fauche, et elle laisse derrière elle un vide que nulle étiquette ne peut combler.

Le premier coup fut le plus sourd, mais le plus profond. Mon fils, le Grand Dauphin. Il était la promesse de la continuité, le pont entre mon éclat et l'éternité de ma race. Je le voyais comme une extension de moi-même, un astre secondaire destiné à refléter ma lumière après mon départ. Sa mort ne fut pas seulement un deuil de père ; ce fut l'effondrement d'une certitude. J'ai vu son visage blêmir, j'ai vu l'éclat de son regard s'éteindre, et pour la première fois, j'ai senti le froid de l'hiver s'inviter dans mes appartements privés.

Mais le destin est un créancier cruel. Il ne s'est pas arrêté là. Comme si le ciel voulait

me punir d'avoir voulu l'égaliser, il a frappé les générations suivantes avec une régularité de métronome funèbre. Mon petit-fils, le duc de Bourgogne, et sa femme, cette petite princesse dont les rires étaient les dernières notes de musique dans ce palais pétrifié... Ils sont partis en quelques jours, emportés par une fièvre que même mes médecins, ces charlatans galonnés, n'ont pu nommer. Puis, le plus insoutenable : leur fils aîné.

Je me suis retrouvé dans la chapelle royale, entouré de catafalques, une silhouette solitaire drapée de deuil au milieu de cet or qui me paraissait soudain d'une vulgarité obscène. J'ai regardé ces cercueils alignés, du plus grand au plus petit, comme les marches d'un escalier descendant vers l'oubli. J'ai enterré mon avenir. J'ai enterré ceux qui devaient porter mon nom. Chaque prière était une pierre supplémentaire sur ma propre poitrine. Le Dieu-Soleil n'est plus qu'un vieillard qui range ses jouets brisés avant la nuit. Je règne sur des tombes, et la seule lignée qui me reste tient dans la main d'un enfant fragile, un arrière-petit-fils dont le souffle m'apparaît aussi précaire qu'une flamme de bougie dans un courant d'air.

Et tandis que mon sang s'étiolait entre les murs de ma demeure, le monde que j'avais façonné à mon image commençait, lui aussi, à se fissurer.

Pendant des décennies, le nom de mes armées suffisait à faire trembler les trônes. Mes généraux étaient des demi-dieux, mes frontières des lignes de feu infranchissables. Je me nourrissais de victoires comme d'autres de pain. Mais le vent a tourné. Les nouvelles qui m'arrivent désormais par courriers poussiéreux n'ont plus le parfum du laurier, mais l'odeur de la boue et du sang versé en vain.

Blenheim, Ramillies, Malplaquet... des noms qui sonnent comme des glas. Mes maréchaux, autrefois invincibles, reviennent la tête basse ou ne reviennent pas. On me parle de retraites, de places fortes tombées, de territoires conquis au prix de milliers de vies et perdus en un après-midi. L'Europe, que j'avais voulu mettre à genoux, s'est redressée avec une rage de bête acculée. Ils ne craignent plus le Soleil.

Ils attendent son coucher avec une impatience vorace.

Je me souviens de l'époque où je traversais le Rhin en triomphateur, où chaque ville m'ouvrait ses portes comme on s'offre à un amant magnifique. Aujourd'hui, je regarde mes cartes et je vois mes frontières reculer, comme une mer qui se retire pour laisser apparaître un rivage dévasté. La France souffre. Le peuple, que j'ai aimé à ma manière — c'est-à-dire comme on aime un décor nécessaire à sa propre mise en scène — meurt de faim et de froid. Les hivers sont si rudes que le vin gèle dans les carafes sur ma table de conseil. C'est un signe, je le sais. La nature elle-même se révolte contre l'ordre que j'ai voulu lui imposer.

L'image de l'invincibilité est une armure de verre : une fois brisée, elle ne peut être réparée. Les souverains étrangers, qui n'osaient autrefois murmurer mon nom qu'avec révérence, ricanent maintenant dans mon dos. Ils voient le lion vieillissant, les griffes émoussées, les yeux voilés par la cataracte du regret.

Chaque revers militaire est une ride de plus sur mon visage, chaque deuil une ombre qui s'allonge dans la galerie des Glaces. Je passe devant ces miroirs et je ne me reconnais plus. Où est le jeune monarque chevauchant à la tête de ses troupes, le front ceint de gloire ? Il ne reste qu'un spectre couronné, enfermé dans une étiquette qui n'est plus qu'une parodie. Je continue de me lever, de manger, de prier et de me coucher selon un rituel immuable, car si je cesse de jouer mon rôle, le monde entier s'effondrera avec moi. Je suis le pilier central d'un édifice qui craque de toutes parts.

L'autre soir, j'ai fait ouvrir les fenêtres malgré le froid. Les jardins de Le Nôtre s'étendaient devant moi, géométriques, parfaits, rigides. J'ai réalisé alors ma terrible erreur. J'ai voulu un royaume de pierre et d'ordre, mais la vie est faite de désordre et de chair. J'ai pétrifié mon peuple et ma famille dans mon rêve de grandeur, et maintenant que le rêve s'achève, il ne reste que la froideur du marbre.

Mes enfants sont morts. Mes victoires se sont muées en défaites. Ma gloire s'évapore

comme la brume sur le Grand Canal. Je sens la morsure de l'automne dans mes articulations, et plus encore dans mon âme. On ne peut pas rester au zénith éternellement. La loi de l'univers est celle du cycle, et mon cycle touche à sa fin.

Je regarde le soleil descendre derrière les bosquets de Trianon. Il est rouge, comme s'il saignait de toute la peine que j'ai accumulée. Pendant un instant, j'ai envie de hurler, de briser ce silence oppressant, de redevenir un homme simple qui pleure ses fils. Mais je suis le Roi. Je suis le Dieu-Soleil. Et un dieu ne pleure pas ; il s'éteint avec dignité, en laissant derrière lui de longues ombres qui dévorent peu à peu ce qui fut, autrefois, sa lumière.

Le soir tombe. Ma bougie vacille. Le froid gagne. Je suis prêt pour l'obscurité, car au fond, elle est la seule chose que je n'ai jamais pu conquérir, et donc, la seule chose qui soit restée vraie.

Chapitre 12

L'Hiver du Dieu : Quand le Marbre se glace

****CHAPITRE : L'Hiver du Dieu : Quand le Marbre se glace****

Le silence de Versailles n'est jamais tout à fait le silence. C'est un bruissement de tentures, un craquement de parquets centenaires, le soupir étouffé d'un garde derrière une porte dérobée. Mais aujourd'hui, ce tumulte feutré me paraît étranger, comme s'il appartenait à un monde que j'ai déjà commencé à quitter.

Je suis assis devant la fenêtre de mon cabinet. Mes mains, autrefois capables de dompter les rênes des plus fougueux destriers et de signer des traités qui redessinaient l'Europe, ne sont plus que des griffes de parchemin livide, tachées par le temps, tremblantes de ce froid que même les cheminées monumentales ne parviennent plus à chasser. On m'appelle le Roi-Soleil, mais le soleil est une étoile lointaine, et je ne sens plus que la glace.

Le marbre. Partout, ce marbre que j'ai voulu, que j'ai commandé aux carrières les plus nobles, que j'ai fait tailler à l'image de ma gloire. Il est là, immuable, poli, superbe. Mais ce soir, il me semble que c'est lui qui me regarde. Il attend. Il sait qu'il me survivra. Le marbre ne souffre pas de la goutte. Le marbre ne pleure pas ses fils et ses petits-fils emportés par la petite vérole ou les fièvres mauvaises. Il reste là, blanc et froid, témoin impitoyable de ma déchéance charnelle.

Je me lève, ou plutôt, je tente de m'extraire de mon fauteuil avec une dignité qui me coûte plus qu'une campagne en Flandre. Chaque mouvement est une insulte à ma légende. Ma jambe gauche, cette chair qui se gangrène et qui exhale une odeur de terre humide et de décomposition, me rappelle à chaque seconde que je ne suis qu'un

homme. Un Dieu ne peut pas pourrir. Un Dieu ne devrait pas sentir la mort monter en lui comme une sève noire.

Je marche vers la Galerie des Glaces. Je refuse qu'on me porte dans ma chaise roulante pour ce soir. Je veux marcher une dernière fois, seul, dans le sillage de ma propre éternité.

L'écho de ma canne sur le damier de marbre résonne comme le tic-tac d'une horloge dont le ressort arrive à son terme. Les courtisans s'écartent, s'inclinent, masquant mal leur effroi ou leur impatience derrière des révérences trop basses. Ils voient le spectre ; ils attendent le successeur. Je sens leurs regards peser sur ma nuque, cherchant la faille dans l'armure de soie et de dentelle. Ils cherchent l'homme sous le symbole, et ils le trouvent enfin, vulnérable, usé, prêt à être rendu à la poussière.

J'entre dans la Galerie. Les miroirs, ces inventions merveilleuses qui devaient multiplier ma lumière à l'infini, ne me renvoient plus qu'une image fragmentée, une silhouette voûtée dont la perruque immense semble peser comme un ciel d'orage. Autrefois, je me voyais en Apollon, éclatant de jeunesse et de puissance. Aujourd'hui, je vois un vieillard drapé de pourpre qui tente de ne pas s'effondrer sous le poids d'un empire.

Je m'arrête devant une statue de moi, sculptée il y a trente ans. Le sculpteur a su capturer cette certitude absolue que j'avais alors : celle d'être l'axe autour duquel le monde gravite. Le marbre est lisse, pur, dépourvu de rides. Il est éternellement jeune. Je tends une main tremblante pour toucher le visage de pierre. La froideur du matériau me brûle.

« Tu resteras, » murmurai-je pour moi seul, *« et je m'effacerai. »*

C'est là le grand paradoxe de ma vie. J'ai bâti Versailles pour dompter la nature, pour figer le temps dans la pierre et l'or, pour créer un écrin à la mesure de l'immortalité de

la Couronne. Mais en créant ces symboles immuables, je n'ai fait que souligner ma propre fragilité. Plus les murs sont hauts, plus l'homme paraît petit. Plus le marbre est blanc, plus ma peau paraît grise. J'ai construit ma propre prison de splendeur, et maintenant que les lumières s'éteignent, je m'aperçois que je n'ai été que le gardien de passage de ces trésors.

Mes enfants... Oh, mes enfants. Monseigneur, le duc de Bourgogne, le petit duc de Bretagne... Une lignée brisée comme du cristal sous le talon d'un géant. J'ai survécu à tout le monde. C'est là ma punition. Être le dernier debout dans une forêt de chênes abattus. On m'appelle le Grand, mais quelle grandeur y a-t-il à régner sur des fantômes ? Quel triomphe y a-t-il à contempler un jardin dont les fleurs les plus précieuses ont été fauchées avant l'hiver ?

Je me rapproche d'une fenêtre. Dehors, le parc de Versailles s'étend à perte de vue sous le givre. Les bassins sont figés. Latone et ses enfants sont emprisonnés dans la glace. Les arbres, dépouillés de leur superbe, ressemblent à des squelettes implorant le ciel. C'est mon royaume tel qu'il est aujourd'hui : une œuvre d'art magnifique, mais pétrifiée. Un hiver qui ne finit pas.

Je sens une larme piquer mes paupières. Je l'écrase du revers de ma main. Un Roi de France ne pleure pas, car ses larmes pourraient noyer l'État. Mais au fond de moi, dans cette petite chambre secrète de mon âme où personne n'entre jamais, je hurle. Je hurle de peur, de fatigue, et d'une solitude si vaste qu'aucun océan ne pourrait la contenir.

On a souvent dit que je m'aimais à l'excès. On s'est trompé. J'ai aimé la France, j'ai aimé la Gloire, j'ai aimé l'Ordre. Moi, je ne me suis jamais appartenu. Depuis l'enfance, depuis les barricades de la Fronde, je me suis offert en holocauste à l'autel de la monarchie. J'ai porté ce masque de soleil si longtemps que ma propre chair s'y est soudée. Et maintenant que le masque se fissure, il n'y a plus rien en dessous qu'un vide immense, une lassitude infinie.

Le soir tombe tout à fait. Les bougies s'amenuisent. Le froid gagne mes genoux, remonte vers mon cœur. Je sais que la fin est proche. Je le sens à la manière dont l'air se raréfie dans mes poumons, à la manière dont les sons de la Cour s'éloignent, comme si une paroi de verre s'épaississait entre moi et le reste des vivants.

Je retourne vers mes appartements, traînant ma jambe morte. Chaque pas est un adieu. Adieu aux jardins, adieu aux fontaines, adieu aux visages aimés et haïs.

Lorsque j'atteins mon lit, ce lit de parade où je dois mourir sous le regard de la postérité, je me laisse tomber sur les draps de soie. Les valets s'approchent pour me dévêtir avec une lenteur rituelle. Ils retirent les couches de ma gloire — le ruban bleu, la veste brodée, la chemise de batiste. Sous les étoffes précieuses, il ne reste qu'un corps sec, une carcasse que la terre réclame.

Le marbre de Versailles restera blanc. Les statues d'Apollon continueront de défier le soleil. Mais l'homme, lui, se glace.

Je ferme les yeux. L'obscurité n'est plus une ennemie. Elle est un manteau de velours, plus léger que ma couronne, plus doux que mes regrets. J'ai été un Dieu pour les hommes, mais je ne suis qu'un enfant pour l'éternité. Et alors que la bougie sur ma table de chevet vacille et meurt, je comprends enfin que la seule victoire que j'ai jamais remportée, c'est celle de m'éteindre avec la dignité d'un astre qui a fini sa course.

L'hiver est là. Le Dieu se tait. Le marbre est désormais son seul linceul.

Chapitre 13

L'Éternité pour Seul Héritage

****L'Éternité pour Seul Héritage****

Le silence qui pèse sur cette chambre n'est pas celui du repos, c'est celui de l'histoire qui retient son souffle. Chaque craquement du parquet, chaque froissement de soie, chaque murmure étouffé derrière les rideaux du lit résonne comme un glas. On m'a dépouillé de mes ornements, de ce bleu royal qui semblait coller à ma peau plus sûrement que mon propre derme. Je ne suis plus le centre rayonnant d'une cour pétrifiée par mon regard ; je suis un vieillard dont la jambe se gangrène, un homme de chair et de sang qui découvre, avec une lucidité glaciale, que la mort ne respecte aucun protocole.

Pourtant, l'étiquette survit à ma force. Autour de moi, les hauts officiers de la couronne observent ma déliquescence avec une dévotion qui confine à l'effroi. Ils ne voient pas seulement un homme mourir ; ils voient un monde chanceler. Mais ils se trompent. Le monde que j'ai bâti ne peut pas s'effondrer, car il n'est plus fait de chair. Il est fait de pierre, de règles, de géométrie et de cette volonté implacable d'ordonner le chaos des hommes sous le sceptre de l'harmonie.

Une porte s'ouvre dans un soupir de charnières huilées. On l'amène.

Le petit Dauphin, mon arrière-petit-fils, s'avance. Louis. Il n'a que cinq ans. Il est si frêle dans son habit de deuil, si pâle sous ses boucles blondes, qu'il semble une miniature d'ivoire égarée dans ce théâtre de géants. Mes fils sont morts. Mes petits-fils sont morts. La faucheuse a moissonné ma lignée avec une cruauté que je n'ai jamais osé montrer à mes ennemis. Il ne reste que cet enfant, ce bourgeon fragile

sur un tronc séculaire et foudroyé.

On le soulève pour qu'il puisse atteindre ma main, cette main qui a signé des traités de paix et ordonné des guerres dévastatrices, cette main qui aujourd'hui tremble comme une feuille morte.

— Mon enfant, dis-je, et ma voix ne m'appartient déjà plus ; elle vient de plus loin que ma gorge, du fond d'un abîme de souvenirs. Vous allez être un grand roi. Ne m'imitiez pas dans le goût que j'ai eu pour la guerre. Ne m'imitiez pas non plus dans le goût que j'ai eu pour les bâtiments. Soulagez vos peuples le plus tôt que vous pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même.

Mes propres mots me brûlent. Sont-ils sincères ? Le mourant est souvent un menteur qui cherche à racheter son âme au prix d'une humilité tardive. J'ai aimé la gloire, je l'ai aimée avec une fureur qui a épuisé la France. J'ai aimé Versailles comme on aime une maîtresse exigeante, lui sacrifiant l'or de mes sujets et le sang de mes soldats. Mais en regardant les yeux clairs de cet enfant, je vois la suite du drame. Il héritera de mes fautes, certes, mais il héritera aussi de la splendeur. Il héritera de cet ordre immuable où chaque chose est à sa place, où le roi est le soleil autour duquel gravitent les astres, non par vanité, mais par nécessité politique.

Je lui serre la main. C'est le passage du témoin. Je lui transmets non pas un royaume, mais une idée. L'idée que la France est une œuvre d'art, et que le Roi en est le premier conservateur.

— Souvenez-vous, Louis... L'État, c'est la durée. L'homme passe, mais l'ordre demeure.

On l'emporte. Il pleure, je crois. Ou peut-être est-ce le vent qui siffle dans les cheminées de marbre. Le silence revient, plus dense encore. Je reste seul avec mes fantômes. Colbert, Louvois, Montespan, la Maintenon qui s'est déjà retirée... Ils sont

tous là, dans les ombres de la ruelle du lit.

La douleur dans ma jambe est une morsure de feu, une brûlure noire qui remonte vers mon cœur. La gangrène est une conquérante que je ne peux repousser. Je sens mon corps s'en aller par lambeaux, devenant cette « carcasse » dont je parlais plus tôt. Mais mon esprit s'échappe par les fenêtres, survole les jardins de Le Nôtre, se perd dans la perspective infinie du Grand Canal.

Je comprends alors que ma véritable victoire n'est pas dans les batailles gagnées à Denain ou à Rocroi. Elle est dans la blancheur d'une corniche, dans la courbure d'un bassin, dans la rigueur d'un ballet de cour. J'ai transformé la violence des seigneurs en une chorégraphie de révérences. J'ai dompté la nature pour en faire un miroir de la raison humaine. Si je meurs, ce n'est qu'une péripétie biologique. Le système, lui, est immortel.

Versailles restera. Ce palais est mon testament de pierre. Il dira aux siècles futurs ce que fut la majesté. Il leur dira qu'un homme, un jour, a voulu que le monde soit aussi parfaitement ordonné qu'un poème de Racine. Les générations passeront, les dynasties trébucheront peut-être, mais l'esthétique du pouvoir absolu que j'ai gravée dans le marbre ne s'effacera jamais. L'éternité, c'est cet héritage-là. Ce n'est pas de vivre pour toujours, c'est d'avoir imposé une forme au temps.

L'obscurité gagne maintenant les coins de la pièce. Je vois les valets rallumer quelques bougies, mais la lumière semble reculer. Ma vue baisse. Le visage du Premier Médecin n'est plus qu'une tache floue. On récite les prières des agonisants.
Proficiscere, anima christiana... Partez, âme chrétienne...

Je ne pars pas. Je m'infuse. Je deviens le mur, je deviens la statue, je deviens l'écho dans la Galerie des Glaces.

Une dernière pensée m'effleure, douce comme un baiser de l'ange de la mort : ai-je été

heureux ? La question est absurde. Un Roi n'est pas fait pour le bonheur, il est fait pour la grandeur. Le bonheur est une affaire de bourgeois, une affaire de pastorale. J'ai connu l'ivresse du commandement, la volupté de la création, et l'amertume du deuil. C'est assez pour une seule vie.

— Je m'en vais, mais l'État demeurera toujours, murmuré-je une dernière fois, pour m'en convaincre, ou pour défier le néant qui s'approche.

Le froid saisit mes pieds, remonte mes membres. C'est un froid de crypte, un froid de basilique. Saint-Denis m'attend, avec ses tombeaux de pierre et ses ancêtres de marbre. Je vais rejoindre la lignée, je vais devenir une ligne de plus dans les chroniques, un portrait de plus sur les murs.

Ma respiration se fait rare, comme un mécanisme d'horlogerie qui arrive au bout de son ressort. Je ne lutte plus. Pourquoi lutter contre l'apothéose ? Le soleil ne se couche pas, il va éclairer un autre hémisphère.

La dernière bougie vacille. Dans ce dernier souffle, je ne vois plus ma chambre, ni les visages éplorés. Je vois le parc de Versailles sous la neige, d'une pureté absolue, immobile sous la lune. Tout est blanc. Tout est calme. Tout est à sa place. L'ordre est parfait.

Le Dieu se tait enfin. Le Roi est mort.

Vive le Roi.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Ordre du Monde : Le Crépuscule d'un Dieu Soleil"

Une œuvre écrite par Anonyme (Ghostwritten)

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)